

## Entretien avec Robert Morin

Louise-Véronique Sicotte

Volume 13, numéro 2, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Sicotte, L.-V. (1994). Entretien avec Robert Morin. *Ciné-Bulles*, 13(2), 52–54.

## «Mieux vaut une grosse gaffe qu'une petite réussite.»

Robert Morin

par Louise-Véronique Sicotte

**R**obert Morin travaille dans le milieu ciné-vidéographique depuis 20 ans. Membre fondateur de la Coop Vidéo de Montréal, il a écrit et réalisé une vingtaine de vidéos et films, courts et moyens métrages. En 1992, il réalise son premier long métrage, **Requiem pour un beau sans-cœur**, qui étonne public et critiques et remporte le Prix du Meilleur Film Canadien au Festival of Festivals de Toronto ainsi que le Prix L.-E.-Ouimet-Molson et le Prix du meilleur scénario de la SARDeC aux Rendez-vous du cinéma québécois 1993. À 44 ans, Robert Morin récidive en restant fidèle à lui-même.

*Ciné-Bulles: Quel bilan faites-vous du tournage de Windigo par rapport au tournage précédent, celui de Requiem pour un beau sans-cœur?*

**Robert Morin:** Je me sentais plus à l'aise avec l'équipe mais beaucoup moins avec la caméra parce qu'on filmait sur un bateau et qu'une caméra 35 mm, ça ne passe pas partout. En fait, on aurait dû tout tourner en super 16 et le gonfler ensuite en 35 mm. On aurait eu plus de mobilité. Mais dans l'équipe, tout le monde était très généreux malgré les conditions difficiles. Mon bilan est que par inexpérience, on essayait d'en faire trop pour le nombre de jours de tournage prévus. C'est un film qui aurait dû être fait en un minimum de quarante jours de tournage mais on l'a tourné en trente jours. Donc, forcément les 10 jours manquants sont des pages de scénario que tu arraches. Quand j'ai eu fini le tournage, j'étais complètement démoralisé par rapport à mon histoire originale.

Le quotidien était frustrant à ce niveau-là. Autant les gens donnaient, autant moi je déchirais des pages. **Requiem pour un beau sans-cœur** est plus fidèle au scénario original que ce film le sera. Je dois retravailler mon histoire, elle ne sera pas différente des intentions de départ mais je dois quand même la rebâtir.

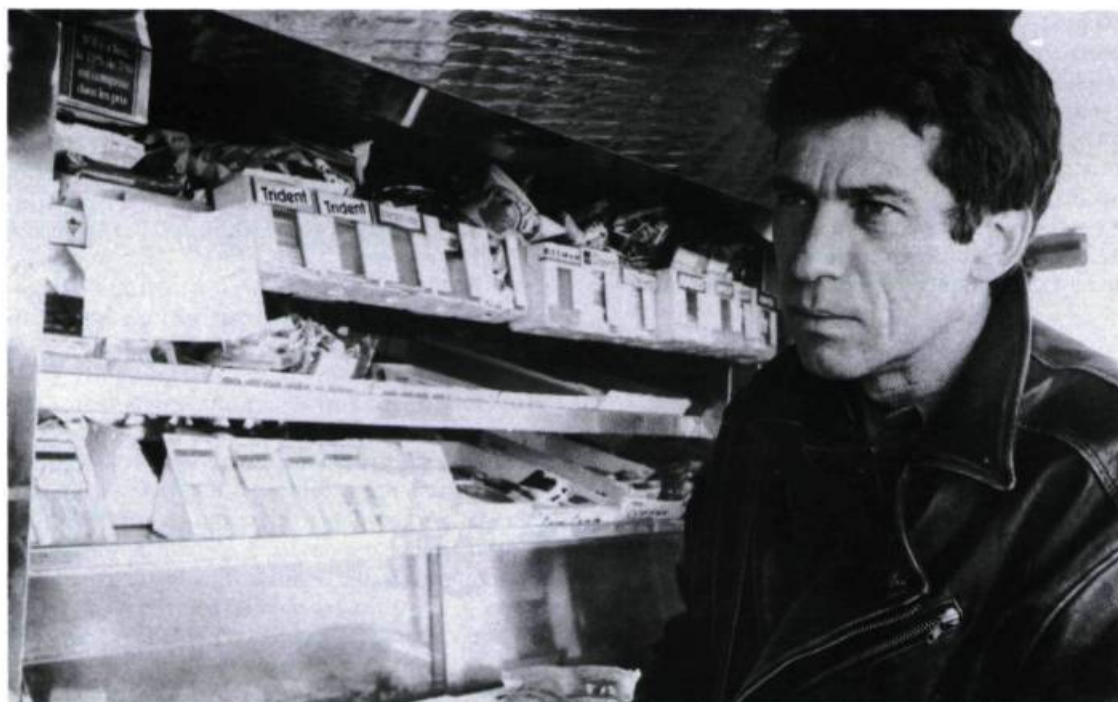
Pour moi, le montage, c'est une autre sorte de travail de scénarisation, tu composes sans arrêt, autrement. Il faut réapprivoiser son matériau; d'une certaine façon, il faut réécrire le film. À ce niveau-là, c'est un peu plus stressant. Le cinéma, c'est l'art du compromis. Il faut donc commencer un projet en mettant la barre très haute, parce que de toute façon, en cours de route ça redescend tout le temps. C'est sûr que **Windigo** est un projet ambitieux, qui n'a aucun bon sens dans l'histoire du cinéma québécois, surtout avec le budget que j'avais et les conditions de tournage. Mais je me suis toujours dit: mieux vaut une grosse gaffe qu'une petite réussite. Il faut essayer des choses, quitte à se casser la gueule.

*Ciné-Bulles: C'est votre côté excessif?*

**Robert Morin:** Oui, pour moi, faire des films ou de la vidéo, c'est comme jouer à la roulette russe. Tu essaies des choses même si on te dit que ça ne peut pas se faire. Moi, c'est soit faire des films comme je le veux, soit ne pas en faire du tout. Ça ne m'intéresse pas de prendre le scénario de quelqu'un d'autre. Je n'ai pas le goût de faire du cinéma de bonne conscience. C'est sûr qu'en essayant des choses, ça donne forcément des œuvres inégales. Toute mon œuvre est inégale, mais il y a toujours des choses que je finis par aimer longtemps après. Moi, ça me prend au moins 10 ans avant d'aimer mes films, de les accepter pour finalement me dire que telle partie, ça valait la peine de l'essayer, que j'avais raison de la faire comme je l'ai fait. Il y a deux sortes de gens dans la vie, les sprinters et les coureurs de fond. Moi, je suis un coureur de fond. Par exemple, je suis en train de faire un autre long métrage parallèlement à celui-ci. J'ai commencé à le tourner il y a 18 ans, un petit peu par ci par là, et maintenant j'achève de le faire. Je suis une tortue, c'est comme ça que les Autochtones m'appellent. Le scénario de **Windigo**, je l'avais dans la tête depuis au moins cinq, six ans. J'ai commencé à écrire un premier synopsis en 1988 et j'en ai fait 23 versions.

*Ciné-Bulles: Ce n'est pas un peu décourageant?*

**Robert Morin:** C'est ça, être un coureur de fond. Sur le coup, c'est frustrant quand Téléfilm ou la Société générale des industries culturelles te disent de changer des choses à ton scénario, mais j'essaie de voir ce que je peux faire. Ça ne m'enlève rien à moi. Je fais des films pour endurer ma vie de tous les jours. J'ai toujours quatre, cinq histoires qui me trottent dans la tête. Dans le fond, je fais des films pour moi sinon la vie serait trop plate. Je me dis: une autre année de



Robert Morin (Photo: Véro Boncompagni)

passée, j'ai eu du fun, je me suis angoissé pour quelque chose que j'aime, j'ai essayé de faire éclater le langage sclérosé du cinéma. Je trouve d'ailleurs qu'on ne prend pas de gros risques dans le milieu. Dans les festivals, les gens ne te parlent pas de cinéma mais plutôt de l'histoire que les films racontent. La façon dont le film est fait n'intéresse personne. Le cinéma est devenu le roman des paresseux. Les gens ne lisent plus, alors ils se font raconter une histoire audiovisuelle. Moi, ce que je veux, c'est de jouer avec le cinéma, raconter une histoire de bien des façons différentes.

**Ciné-Bulles:** *Comme intégrer la vidéo au cinéma?*

**Robert Morin:** Les deux n'ont jamais vraiment été séparés. Quand je faisais de la vidéo, j'intégrais des champs/contre-champs dans mes documentaires. Pour moi, il n'y a pas vraiment de démarcation. J'ai toujours fait des choses un peu hybrides, c'est peut-être pour ça que je me retrouve toujours assis entre deux chaises. Par exemple, je faisais de la vidéo minimaliste qui racontait des histoires, ce qui est très loin de la vidéo d'art, et pourtant mes vidéos se retrouvaient dans les musées aux côtés des vidéos d'art.

**Ciné-Bulles:** *Allez-vous un jour choisir un genre en particulier?*

**Robert Morin:** Non, c'est ma dualité et je m'y sens confortable parce que je serais incapable de faire tous les compromis pour réaliser un film «prolo» ou juste intellectuel. Ce qui m'intéresse, c'est de rejoindre les deux genres. Donc, je n'ai pas l'impression de me trahir. C'est important pour moi de raconter autrement les choses. Par exemple, **Windigo** sera bien plus «rock and roll» que ne l'est **Requiem pour un beau sans-cœur**.

**Ciné-Bulles:** *De quelle façon?*

**Robert Morin:** D'abord, la moitié du film se passe derrière les yeux du journaliste Fontaine (Guy Nadon) qui voit ce qui se passe sur le bateau ou bien qui se regarde dans le miroir. Les gens lui parlent en le regardant dans les yeux comme dans **Requiem pour un beau sans-cœur**. Ensuite, il y a toutes les images qui proviennent de la caméra vidéo du caméraman Labrecque qui sont en fait d'autres points de vue sur une même situation. De plus, il y a tout ce que les gens racontent à Fontaine à propos de Laroche, les flashes-back qui sont filmés en caméra traditionnelle, objective, avec champs et contre champs. Ce sera donc trois stylistiques qui vont s'emboîter les unes dans les autres.

**Ciné-Bulles:** *Les spectateurs vont être un peu perdus, non?*

#### *Filmographie de Robert Morin:*

##### *Vidéos avec*

*Lorraine Dufour -*

*1980: Gus est encore dans l'armée*

*1980: Ma vie c'est pour le restant de mes jours*

*1983: le Mystérieux Paul*

*1984: le Voleur vit en enfer*

*1984: Mauvais Mal*

*1984: On se paie la gomme*

*1984: Ma richesse a causé mes privations*

*1984: Toi t'es-tu lucky?*

*1987: Tristesse modèle réduit*

*1988: la Femme étrangère*

*1989: la Réception*

##### *Films -*

*1992: Requiem pour un beau sans-cœur*

*1994: Windigo*

## Entretien avec Robert Morin

**Robert Morin:** C'est intéressant de perdre les gens parce que tu finis par réfléchir un peu plus quand tu es perdu. Le fait que les structures soient compliquées ou non traditionnelles amène les gens à s'accrocher à l'essentiel, à l'émotion. On démêle la structure une fois que le film est fini. Dans *Windigo*, on va jouer sur le dosage des couleurs pour démarquer les styles. Le rythme sera aussi beaucoup plus rapide que celui de *Requiem pour un beau sans-cœur*. Ce sera le regard du journaliste qui découpe la réalité.

**Ciné-Bulles:** Le titre de travail du film était *Le Chant des silhouettes*. Vous l'avez changé pour *Windigo*; que veut dire ce nom?

**Robert Morin:** *Windigo* veut dire le mangeur d'âmes ou le mangeur d'hommes en algonquin, ça se rapproche beaucoup plus de ce qui se passe dans le film. Contrairement à ce qu'on peut penser, ce n'est pas Laroche qui est un mangeur d'hommes, c'est plutôt l'époque dans laquelle les Autochtones vivent, la télévision est aussi une mangeuse d'hommes.

En fait, ce serait plutôt le journaliste Fontaine le mangeur d'hommes, le personnage derrière lequel on est en tant que spectateur. Pour moi, le titre est la chose la plus difficile à trouver, j'utilise un titre de travail, mais je laisse le temps aux choses de venir.

**Ciné-Bulles:** Vous êtes venu au cinéma parce que vous étiez fatigué de la vidéo, mais lors du tournage vous avez dit être déjà un peu fatigué du cinéma.

**Robert Morin:** En fait, ce que je trouve frustrant dans le cinéma, c'est d'être pris avec de la papperasse,

de planifier tout par écrit avant de tourner. Une fois sur le plateau, tu fais plan 1, plan 2, plan 3 mais tout est décidé à l'avance. En vidéo, c'est le contraire. Tu improvises et ça devient plus une expérience vivante. Les vidéos que je faisais auparavant était dans la lignée de ce que faisait John Cassavetes, un mélange d'improvisation et de structure, mais en film, aujourd'hui ce n'est pas possible.

**Ciné-Bulles:** À travers le personnage de Fontaine, vous faites un portrait assez dur du métier de journaliste.

**Robert Morin:** C'est le portrait d'un journaliste, de son évolution psychologique, tout comme le personnage de Laroche est le portrait d'un Autochtone et non pas des Autochtones. Fontaine est homme cynique, un journaliste blasé qui en a trop fait. Au départ, il devait couvrir le départ de la navette Columbia mais à la dernière minute, on le réaffecte à cette histoire d'indépendance autochtone. Il n'a pas le goût d'aller se faire geler les pieds dans le nord du Québec. Fontaine a deux niveaux de langage en lui; dans sa tête, il réfléchit en joual mais ses topos sont du style Radio-Canada. Plus il pose ses questions aux gens, plus il abaissera son niveau de langage. Il va même remettre en question sa façon de faire son métier. Son dernier topo, il ne sera pas capable de le faire. Lui qui, au départ, était distant de l'événement qu'il couvrait va en venir malgré lui à s'impliquer jusqu'à participer à l'enlèvement de Laroche et être témoin de sa mort. À la fin, Fontaine va découvrir son hypocrisie. Le film, c'est donc la transformation de Fontaine mais aussi de tout le monde, à cause de ce qu'ils vivent sur le bateau durant trois jours. ■

L'équipe (Photo: Attila Dory)

